

C'était donc fini du gars, du beau petit gars d'autrefois, oh ! il y a déjà si longtemps, qui était si intelligent, si solide, solide comme son père, nouveau comme un jeune érable...

Césaire Gauthier, encore une fois, dans la grande cuisine pleine d'obscurité, pleura silencieusement, essuyant de temps en temps de sa rude main calleuse de lourdes larmes qu'il sentait courir sur ses joues ridées, puis descendre le long des poils de sa barbe. La mère, dans un coin de la pièce, la figure dans les mains, était secouée de grands sanglots convulsifs.

Puis le père se consola ; levant la tête, longtemps, il regarda par la fenêtre.

Il faisait nuit, une nuit pâle et froide, pleine de lune. Dans le jardin tout baigné de clarté, les arbres dessinaient en ombres sur le chemin gris leurs membres de bois à peine vêtus d'un reste de verdure. Il apercevait, en bas, un coin du fleuve qui coulait, tout blanc, glacé, luisant comme du vernis, venant des grandes villes d'où l'on apprend tant de malheurs. Il eut comme un froid à l'âme.

La lune à son dernier quartier, brillant sur la colline, toute pâle, paraissait défaillante au milieu de l'espace. Elle lançait dans la pièce une lumière sèche et triste, cette lumière qu'elle nous jette, chaque mois, à la fin de sa résurrection.

Et le père Césaire Gauthier partit, soudain, à travers le champ de ses souvenirs. Il allait tout doucement parmi les choses anciennes et les vieux événements qui se réveillaient dans sa pensée, comme on va en se promenant dans le vieux jardin de famille où l'on fut élevé et où chaque arbre, chaque allée, les buissons, les haies font surgir, à chaque pas, un petit fait du passé, de ces petits faits souvent insignifiants, qui forment la trame de l'existence. Oh ! la tristesse de ces vies accomplies qui se débattent dans la mer des souvenirs comme on se noie dans une eau profonde !...

Césaire Gauthier a de sa vie passée des souvenirs gais, joyeux. Mais il en est de bien tristes. En cette heure de douceur nocturne cependant, ces derniers lui semblent moins amers. Sa rancune s'est comme amollie et contre elle lutte une conscience honnête et digne. La pensée du pardon a traversé son esprit. Va-t-il pardonner au fils qui l'a outragé, un jour déjà si lointain de sa vie ? Il sent maintenant qu'en lui se bat l'amour du bien contre l'inclination au mal, le mal presque toujours vainqueur dans nos pauvres âmes, parce qu'il excelle à cacher son vrai caractère sous de fausses apparences ; parce que c'est souvent à travers de précieuses espérances, de chères pensées, de nobles illusions, de pures intentions avouées, qu'il nous conduit à ses fins.

Et puis, la mort adoucit bien des angles, surtout, la mort héroïque, obscure, du soldat. Qui peut résister à sa vertu !

Césaire Gauthier rentra.

Au fond de la cuisine, dans son coin, sa femme pleurait toujours. Alors, le père, la voix chevrotante d'émotion qui lui serrait la gorge, murmura :

"Tu sais, sa mère, il faut lui pardonner, au gars..."

*
* *

La guerre est finie depuis novembre et maintenant nous sommes en décembre, la veille de Noël.

Pendant presque deux jours, la neige est tombée sur la campagne à flocons pressés et précipités. La veille de Noël, la terre charlevoisienne avait déjà sur le dos un manteau épais de cinq pieds.

Les fermes, isolées derrière leur rideau de grands arbres poudrés, semblaient endormies sous l'accumulation de cette mousse épaisse et légère, de cette poussière blanche qui tombait toujours et dont on n'entendait dans l'espace que le glissement vague et continu.

Le soir de la messe de Minuit, le temps était au doux ; toute cette neige était devenue "boulante" ; puis, le vent s'était levé, par légères bouffées d'abord, et ensuite par rafales prolongées.

Dans toutes les demeures des Eboulements, l'on se prépare joyeusement à la grande nuit de la Nativité. Les gens vont se rendre bientôt à la messe de minuit, à l'église du village qui étincelle au loin de mille feux.

Mais dans la cuisine de Césaire Gauthier, on est bien triste. Césaire et sa femme sont assis près du gros poêle à trois ponts qui gronde à cause des bourrasques du dehors qui font crépiter les bûches dans la cendre rouge. Ils songent aux Noëls anciens. Ils n'avaient jamais manqué d'aller porter au divin Enfant leurs naïfs hommages, autrefois, avec le petit gars, plus tard seuls mais avec la pensée qu'il vivait encore, ignoré, presque maudit, c'est vrai, mais vivant quand même. Au retour, on réveillonnait avec quelques voisins.

Ah ! où sont-ils les Noëls d'autrefois ?

Césaire Gauthier et sa femme se rendront-ils seulement, cette année, à la messe de minuit ? Non, à quoi bon ? Il y a la tempête d'abord, qui ébranle les maisons ; et puis, il y a les plaies du cœur, béantes et douloureuses qui empêchent la joie de pénétrer. Mieux vaut décidément prier ici pour le disparu, prier et pardonner...

Tiens... est-ce un voisin ?... Qui peut ouvrir à cette heure la barrière du parterre ? C'est peut-être le vent qui l'a secouée ?... Non, ce n'est pas le vent puisque l'on entend des pas sur la neige déjà durcie du jardin. L'on approche... Non, l'on n'entend plus rien...

Césaire Gauthier se lève, prend la lampe sur la table dont le tapis "ciré" reluit dans la lumière,

(Suite à la page 141)